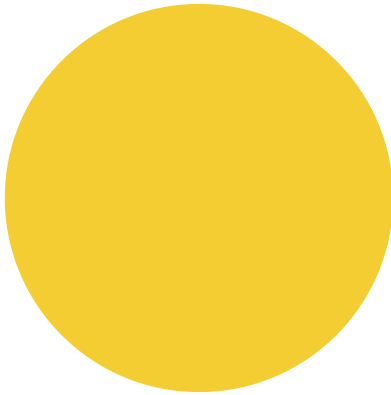


Fabrice Midal

La nuit éclairée

Propos sur la fête de Noël



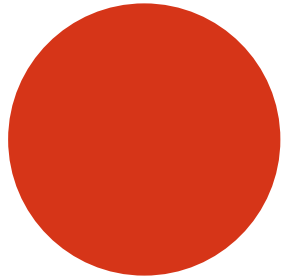
Fabrice Midal

La nuit éclairée

Propos sur la fête de Noël

Reproduction interdite
ISBN 979-10-982369-1-4

décembre 2025



Chapitre 1

Au cœur même de la nuit, attendre l'enfance qui ne peut manquer de surgir

Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais j'ai longtemps vécu sans comprendre le sens de la fête de Noël. Longtemps elle m'a pesé, et puis j'ai essayé de ne plus y faire attention. De simplement en profiter.

Puis, ces dernières années, j'ai pris le temps et je me suis questionné plus profondément. Mais que signifie Noël ? Ou, plus exactement, que pourrait donc bien signifier Noël pour moi aujourd'hui ?

Je vous propose dans ces quelques pages de vous faire partager quelques éléments de mon cheminement.

Lorsque l'on regarde les grandes traditions de l'humanité, un motif commun apparaît : notre enfance n'est pas achevée et oubliée dans notre passé, mais elle doit être rencontrée. Tel est le travail immense qu'elle nous invite à faire.

L'enfance qu'il nous faut retrouver n'est pas biologique ou psychologique. Il s'agit encore moins d'une naïveté qu'il faudrait préserver. Ce qui traverse les traditions, c'est l'idée d'une *enfance*

essentielle, un lieu d'ouverture, de commencement, de disponibilité que l'humanité a reconnu très tôt comme la source véritable du spirituel.

Cette annonce, cette invitation est si déconcertante que nous l'oublions. La fête de Noël vise à nous le rappeler.

Dans la tradition chrétienne, cette intuition prend une forme lumineuse, celle qu'énonce le Christ : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas point dans le Royaume. » (Matthieu 18:3-5)

J'ai relu ce passage des Évangiles de nombreuses fois. Mais, un jour, il m'est apparu d'une manière neuve, presque brutale. Non pas une image, mais un renversement : tout ce que nous croyons devoir devenir – fort, sage, impeccable, maître de soi – est ici contredit. L'accès au sens, à la profondeur, à ce que la tradition appelle le Royaume, exige un geste de dénuement.

Ce que nous cherchons à acquérir toute notre vie est non seulement un leurre, mais nous éloigne de l'essentiel. Voici ce qui me semble être le sens de la fête de Noël.

Non la puissance, mais l'ouverture.

Non la maîtrise, mais la disponibilité.

Non le savoir, mais l'espace du non-savoir.

Et cela, notre monde l'oublie. Notre monde

valorise au contraire la puissance et le pouvoir.

Aussi, il y a la fête de Noël pour nous rappeler ce que les êtres humains s'entêtent à oublier.

Cette invitation du Christ renverse la logique de toute démarche religieuse et même de toute démarche humaine. On ne parvient pas à la vérité par accumulation, ni par renforcement de soi ni par discipline morale.

On y accède par dénuement, par ouverture, par un geste qui revient à renoncer à toute prétention. Notre société tout entière est fondée sur la proposition la plus inverse. C'est pourquoi la fête de Noël est si vertigineuse quand on la prend au sérieux.

Ce que le Christ désigne par l'enfance est moins un âge qu'un état d'être : la capacité d'entrer dans l'expérience sans la saisir, de se laisser toucher sans se défendre, de demeurer dans l'inconnu sans se contracter.

La scène de la Nativité, de ce point de vue, est un immense enseignement symbolique. Que Dieu vienne au monde sous la forme d'un enfant – et non d'un maître, d'un sage, d'un héros ou d'un monarque – bouleverse toutes nos attentes.

Le spirituel n'apparaît pas dans la grandeur, mais dans la vulnérabilité. Il ne s'impose pas, il appelle.

Il ne commande pas, il demande.
Il ne se manifeste pas comme puissance, mais comme possibilité. Rien n'est plus déconcertant – et plus profond – que cette apparition de l'ultime sous la forme la plus fragile. La théologie médiévale parlait du *puer aeternus*, l'enfant éternel : non un enfant qui régresse, mais un enfant comme source inépuisable de nouveauté. L'enfant est celui qui ne sait pas encore, et c'est précisément pour cette raison qu'il est capable de renaître à chaque instant.

Un point reste à éclairer. L'enfant surgit dans la nuit. Noël ne se situe en effet pas en plein été, mais au cœur de la nuit hivernale, à l'endroit où les jours sont les plus courts, où la lumière semble avoir reculé.

Si nous allumons des bougies et mettons des guirlandes dans nos maisons, c'est pour nous rappeler cette lumière. C'est pour nous rappeler qu'il faut nous tourner vers la lumière, même si elle semble impossible dans la nuit noire qui nous menace.

Le sens en est simple et pourtant immense : lorsque tout paraît perdu, l'espérance se manifeste sous la forme d'un commencement inattendu et presque impossible.

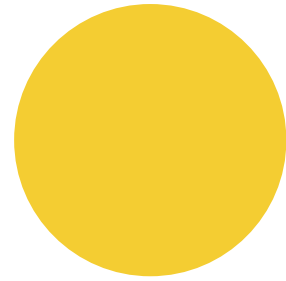
Nous devons veiller pour que la lumière paraisse.

Nous devons nous préparer à laisser l'enfance en nous émerger.

Et le mystère s'épaissit encore : cette lumière qui surgit enfin, miraculeusement, n'éclate pas comme une puissance. Elle surgit comme une pauvre promesse. Comme un pauvre enfant sans défense. Sans savoir. Sans puissance.

Quelle leçon ! Ce qui nous sauve ne vient jamais sous la forme d'une assurance, mais sous celle d'un appel fragile. Ce que nous attendons apparaît comme ce que nous n'avions pas prévu.

Cette capacité est l'*enfance essentielle*. Elle ne dépend pas de l'âge. Elle ne dépend ni de la candeur, ni de la gentillesse, ni d'un retour sentimental vers le passé. Elle dépend de notre manière de nous tenir dans le monde : ouverts, disponibles, vulnérables, capables d'être touchés.



Prendre à cœur la leçon des Rois mages

Mais comment approcher cette enfance qu'il nous faut apprendre, puisqu'elle ne nous est plus naturelle ?

Un matin d'hiver, alors que j'attendais dans un café parisien avant une réunion, un enfant jouait près de la vitre. Il tenait dans la main un minuscule cheval en plastique.

Il lui faisait traverser la table comme si c'était une plaine infinie.

Rien n'existait pour lui hormis ce galop minuscule mais total, si total qu'il en oubliait tout le reste, jusqu'au monde autour.

Sa mère, absorbée par son téléphone, ne le regardait même pas.

Les autres clients non plus. Pourtant, cet enfant vivait quelque chose d'infiniment réel : il habitait entièrement ce qu'il faisait. Il ne faisait pas semblant. Il ne cherchait pas à produire un effet. Il ne cherchait même pas à réussir. Il jouait.

Et, dans ce jeu, il était d'une souveraineté absolue.

Cet instant m'a rappelé une phrase que j'avais lue la veille dans une lettre de Rilke à Merline du

18 novembre 1920 : « Toujours au commencement du travail il faut se refaire cette innocence première, il faut revenir à l'endroit naïf. »

Cette phrase n'est pas une injonction morale. C'est en quelque sorte une proposition sur la manière même d'exister : rien de vrai, rien de vivant, rien de créatif ne peut commencer sans qu'un lieu d'enfance en nous soit à nouveau ouvert. Et j'ai pensé : nous avons tout perdu de cette souveraineté-là. Nous avons appris à vouloir être à la hauteur, à prouver, à réussir, à mériter. Nous avons appris à tenir notre rôle, à maîtriser nos émotions, à paraître solides.

Mais où est passée l'innocence – non pas la naïveté, mais ce qui échappe encore à toute saisie ?

Où est passé l'endroit en nous qui ne sait pas, et qui pourtant demeure vivant ?

Où est passée cette fraîcheur qui permet au monde de nous toucher, réellement ?

Il nous faut nous aussi retrouver ce qui traverse cet enfant. Non pas, bien sûr, faire semblant de jouer avec un cheval en plastique, car cela ne nous est plus donné, ne nous est plus possible – mais toucher le lieu profond de l'innocence, ce lieu où nous arrêtons d'avoir conscience de nous et des autres, ce lieu où nous nous oublions, où nous entrons dans le surgissement de la vie.

L'enfance dont je parle ici n'est donc pas un souvenir : elle est une condition de possibilité.

Elle n'est pas derrière nous ; elle est devant nous, chaque fois que nous consentons à nous tenir dans un espace qui n'est pas encore saturé.

Telle est, pour moi, la manière dont nous devrions lire la scène des Rois mages. Il ne s'agit pas d'une simple image qu'on évoque chaque année sans y prêter attention, comme si elle n'était qu'un élément décoratif d'un récit ancien.

Regardons-la un instant. Trois figures de puissance, de science et d'autorité s'inclinent devant un enfant qui ne possède rien, qui n'a produit aucune œuvre, qui ne parle même pas.

Ce renversement est peut-être l'un des plus puissants récits spirituels de l'humanité.

Il nous dit que tout ce qui constitue notre prestige : nos compétences, nos savoirs, nos réussites ne prennent sens que s'ils s'inclinent devant ce qui, en nous, ne possède aucune garantie.

Nous voudrions que notre maturité repose sur l'accumulation : diplômes, expériences, techniques, méthodes, stratégies.

Elle repose sur le fait de ne pas s'y appuyer.

Je me souviens ici de mon maître, François Fédier, qui, jusqu'à la fin de sa vie, pouvait me parler d'un texte qu'il écrivait ou d'un livre qu'il lisait en me

disant commencer enfin à comprendre quelque chose de nouveau qu'il n'avait encore jamais approché.

Longtemps j'ai cru que c'était là son point aveugle. Il était si doué, si profondément savant. Ce qu'il découvrait, bien sûr qu'il le savait !

J'avais tort. Je n'avais pas encore compris le mystère de Noël que nous avons à vivre tout au long de notre vie. François était en réalité dans un état de commencement vivant, il retrouvait l'enfance. Et c'est pourquoi le texte devenait lui aussi neuf et vivant.

Le geste des Rois mages nous dit une vérité folle pour le sens commun : le sens de la fête de Noël est exactement l'inverse de ce que nous croyons encore aujourd'hui.

En effet, nous voulons saluer les Rois mages parce qu'ils ont la puissance et la splendeur et que nous voudrions qu'ils nous en donnent une part. Nous voudrions même prendre leur place. Nous espérons devenir savants, puissants – chacun peut ici mettre ce qu'il voudrait : la richesse, la célébrité, la reconnaissance... Pour cela, nous sommes même prêts à leur sacrifier notre enfance intérieure, notre innocence, notre tendresse. Nous le faisons même chaque jour.

Dans le récit biblique, ce sont les Rois mages qui

viennent saluer. Et qui viennent-ils saluer ? Rien de puissant. Rien de savant. Juste un enfant. Nous devons faire comme eux.

Nous ne comprenons pas la leçon car nous disons : « Mais non ! Les Rois mages viennent saluer Dieu. » Mais voyons, comment Dieu se manifeste-t-il ? Comme un enfant impuissant ! C'est cela qu'il faut considérer.

La sagesse véritable naît du lieu qui n'est pas encore pris par la volonté, qui n'est pas encore fixé par un rôle, qui n'est pas encore façonné par nos défenses.

Ce savoir se retrouve sous des formes diverses dans toutes les traditions qui rappellent toutes cette unique vérité : le sens véritable ne jaillit pas lorsqu'on ajoute des explications, mais lorsqu'on laisse un espace de silence.

Rabbi Lévi Itshak de Berditchev, un maître de la Kabbale du XVIII^e siècle, le formulait avec une netteté singulière : on ne lit un texte qu'en méditant les blancs entre les lettres. Le sens véritable ne se laisse pas enfermer dans la forme visible. Il habite l'intervalle.

L'œil voit l'encre, mais l'entendement s'ouvre dans le silence qui la borde. C'est là que se tient la part la plus délicate de la signification, celle qui ne se livre qu'à celui qui sait attendre.

Autrement dit : ce qui compte n'est pas ce qui est écrit, mais ce qui demeure ouvert. Le texte – comme l'âme – ne parle vraiment que lorsque quelque chose reste inachevé, lorsque subsiste un espace où Dieu, ou simplement la vérité, peut encore se glisser. À vouloir combler cet espace, on le détruit ; à le laisser respirer, on lui rend sa force.

De même, le célèbre jardin zen Ryōan-ji au Japon, qui manifeste le sens profond du zen, nous permet de faire la même expérience.

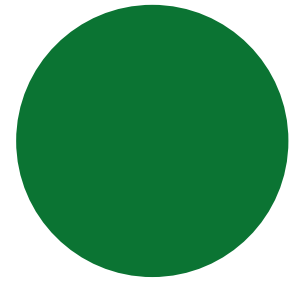
Ce jardin est étrange, car il est sans plantes, sans fleurs et sans arbres – sans tout ce qui fait pour nous la nature. On y trouve quinze pierres posées sur du gravier blanc qui symbolisent montagnes et eau, les deux termes qui en chinois désignent le paysage. Difficile de concevoir plus grande abstraction – ce qui témoigne combien tout paysage est d'abord imaginal. Il n'a pas à être perçu mais à être imaginé à partir de ce qui se montre – et qui n'est qu'une face de la réalité présente.

Mais, de quelque point de vue qu'on observe le jardin, quatorze pierres seulement sont visibles. La quinzième demeure toujours hors champ. Tout est ordonné pour donner à sentir que le centre se dérobe. C'est une expérience déconcertante et lumineuse : l'harmonie la plus rigoureuse est au

service de ce qui manque.

Mais, en réalité, ce vide n'est pas un manque : c'est la condition de la liberté. C'est ce vide qui permet à l'esprit de se mouvoir. Il est le possible resté ouvert.

C'est cet espace ouvert, cette pauvreté vivante, que Noël nous invite à préserver.



Ne nous trompons plus sur le sens de l'enfance

Malheureusement, ce que je cherche à montrer est souvent manqué en raison de la confusion entre l'enfance comme ce qui nous appelle, nous provoque, nous pousse à abandonner nos bagages inutiles et l'image douceâtre de l'enfant souriant que l'on voit par exemple dans tant de photographies.

Cette image de l'enfance est en réalité fabriquée par nos paresse et nos peurs.

L'enfance véritable, celle dont Noël est le nom, n'est pas cette enfance à la Walt Disney. Et c'est parce que nous ne faisons pas cette distinction que nous sommes si confus à propos de l'enfance. Que nous ne voyons pas ce qu'elle est, ce qu'elle a à nous offrir.

Elle est la capacité d'entrer dans l'expérience sans la saturer de nos attentes.

Elle est l'espace où l'on cesse de vouloir être quelqu'un.

Elle est la part de nous qui n'est pas encore figée.

Ce paradoxe est au cœur de toute vie spirituelle.

Il est aussi au cœur de toute vie humaine. Et nous le savons d'expérience. Il suffit de penser à ce moment précis où, en écoutant de la musique, nous ne savons plus rien, nous nous ouvrons sans condition. Pendant quelques secondes, quelque chose nous traverse, nous ouvre, nous fait devenir autre. Ce moment-là est un moment d'innocence. Non pas une immobilisation, mais une manière d'être où la vie peut circuler à nouveau sans obstacle.

C'est pour cela que la méditation – au sens vrai – est une pratique si radicale. Non parce qu'elle serait difficile techniquement, mais parce qu'elle nous demande de suspendre notre volonté. Elle exige que nous renoncions à nous surveiller, à nous améliorer, à nous contrôler. Elle nous demande de nous tenir dans ce lieu où rien n'est encore fixé.

Ce lieu, que les traditions religieuses appellent de mille noms, n'a pas besoin d'étiquette. Il n'exige aucune doctrine. Il demande seulement que nous consentions à nous tenir dans l'ouverture. Lorsque je médite, je ne fais rien. Je ne cherche rien. Je ne me calme même pas.

Je demeure simplement disponible.

Et cette disponibilité fait surgir quelque chose qui me dépasse – une clarté, une tendresse, une

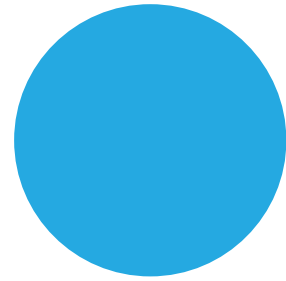
orientation, parfois même une joie. Loin du calme artificiel, c'est une vraie paix : celle qui naît quand on ne cherche plus à se protéger.

C'est exactement ce que vous faisiez, enfant, lorsque vous étiez absorbé par un jeu.

Nous avons perdu cette capacité, mais nous ne l'avons pas perdue définitivement. Elle dort en nous. Elle attend d'être saluée. Comme l'enfant que les Rois mages viennent reconnaître. Cette reconnaissance n'est pas d'abord un geste religieux : c'est un geste existentiel qui nous concerne tous.

Il s'agit de reconnaître que la source de notre vie ne se trouve pas dans notre statut, mais dans ce qui, en nous, reste ouvert.

Il ne s'agit pas d'ériger l'innocence en idéal ou en vertu, mais de comprendre qu'elle est notre véritable condition de possibilité. Sans elle, tout se fige. Sans elle, tout devient mécanique. Sans elle, nous répétons indéfiniment ce que nous croyons déjà savoir. Avec elle, nous retrouvons la capacité d'être touchés. Et, si nous sommes touchés, nous devenons vivants.



Chapitre 4

Pourquoi Noël est la fête de la joie profonde

Je suis devant *La Vache* (1910), un des grands tableaux de Kandinsky. Une femme trait l'animal. La robe de la bête est constellée de taches jaunes qui semblent mettre l'espace entier en mouvement. Les clochers, les maisons, les collines vibrent comme si la vache, par une espèce de contagion heureuse, devenait paysage. C'est la fête de la joie.

Ce tableau, qui m'a frappé depuis la première fois où je l'ai vu durant mon adolescence, va me permettre d'approcher d'un peu plus près pourquoi Noël est non seulement la fête de l'enfance, mais aussi celle de la joie profonde.

Car la joie, c'est ici le jaillissement des taches colorées qui n'expliquent rien : elles ouvrent. Elles n'ajoutent pas un sens ; elles rendent possible la naissance d'un sens.

Elles rendent au monde sa naissance permanente – cet instant où quelque chose commence réellement. Kandinsky décrit la couleur comme un choc qui agit directement sur l'âme,

un « clavier » dont l'artiste joue par « nécessité intérieure ».

Regarder cette vache sans chercher à reconnaître la race, le prix, le rendement – mais comme fête de la couleur libérée –, c'est approcher l'instant où la vision précède le savoir, où l'on peut juste se réjouir de ce qui apparaît dans un ordre manifeste.

C'est tout simple : le sujet visible, la vache, est absorbé par la logique invisible de la peinture. Le monde cesse d'être un décor à reconnaître, il devient une apparition.

Cette personne, avant d'avoir telle ou telle fonction, avant de pouvoir me donner tel ou tel bénéfice, est une pure présence – comme les taches de couleur du tableau. Et alors, j'entre dans la joie.

L'abstraction naissante, que Kandinsky préférait nommer « concret », n'est pas la négation du réel, mais la redistribution de l'attention : ce que nous prenions pour le sujet recule derrière les forces qui le font naître.

Rythmes, intervalles, continuités et ruptures deviennent la véritable matière du tableau.

C'est là que s'éclaire le sens de Noël. Noël n'est pas le rappel d'un événement ancien. C'est la naissance du monde dans un regard qui s'ouvre.

Une naissance toujours possible, pour peu que nous ne refermions pas trop vite la porte du visible. Le mystère de Noël n'est pas l'ornementation d'une religion : c'est ce renversement dans lequel ce qui semblait insignifiant – un enfant, une étable, une vache, des taches de couleur – devient la source d'un monde entier, vivant, magique, précieux.

Ce que Kandinsky met en œuvre sur sa toile, Noël le met en œuvre dans l'existence : un monde nouveau naît lorsqu'un regard s'ouvre.

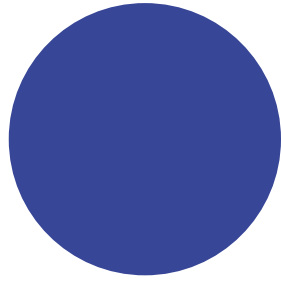
Une naissance ne se décrète pas ; elle s'accueille. Devenir innocent, c'est permettre que ce monde surgisse – non par la naïveté, mais par la disponibilité. La vache de Kandinsky, comme l'enfant de Bethléem, nous révèle que le réel ne cesse de recommencer, pour peu qu'on lui laisse un espace où apparaître.

Noël, ainsi compris, n'est rien d'autre qu'un appel à cette innocence-là : non pas revenir en arrière, mais laisser advenir ce qui veut naître.

Ce tableau révèle autre chose encore, que la modernité a vu avec une acuité presque surnaturelle : un monde ne naît pas parce qu'il est nouveau, mais parce qu'il devient visible pour la première fois. Ce n'est pas le réel qui change, c'est notre rapport à lui qui se déchire, se défait,

s'ouvre. Kandinsky n'invente pas un univers parallèle : il rend enfin perceptible une dimension du réel que la vision ordinaire avait couverte. La modernité appelle cela l'initial – non pas ce qui était au commencement, mais ce qui commence chaque fois que quelque chose apparaît. Et c'est précisément le cœur de Noël : non pas un autre monde, mais la venue au jour de ce que le monde portait en secret, depuis toujours. Le visible n'est pas élargi : il est transfiguré.

Nous pouvons arrêter de vouloir tout comprendre.
Nous pouvons entrer dans la joie de la fête.



Retrouver comment agir de façon juste

Noël est la fête de l'éthique. Car l'innocence qu'il nous invite à retrouver est la source de toute action vraie et juste.

Aristote l'a dit mieux que quiconque : l'éthique n'est pas une science. Elle ne résulte pas d'un savoir abstrait, mais d'un discernement vivant, toujours situé et donc toujours incertain.

On n'agit jamais de manière juste lorsqu'on sait tout d'avance, lorsqu'on se contente d'appliquer des principes.

On agit de manière juste lorsqu'on accepte de ne pas savoir pour mieux considérer la complexité de la réalité, son étrangeté.

L'éthique naît du risque. La liberté aussi. Et c'est pourquoi ils sont inséparables. Ils ne se séparent jamais.

Lorsque l'on parle d'éthique, on imagine presque spontanément des règles qu'il suffirait de connaître pour agir bien.

Mais cette vision repose sur un malentendu. L'éthique n'a rien à voir avec un tel savoir. Elle ne se déduit pas d'un corpus de lois, et ne s'enseigne

pas comme l'on enseigne la géométrie ou l'histoire. Aristote souligne justement qu'il existe deux formes de savoir radicalement différentes, que notre époque confond sans cesse. Le premier, l'*épistémè*, est le savoir théorique, celui des démonstrations, des preuves, des raisonnements.

Le second, la *phronèsis*, est le savoir pratique, le discernement, ce savoir vivant qui ne se réduit à aucune règle et qui n'existe qu'à travers la rencontre singulière d'une situation. Pour comprendre l'éthique, il faut commencer par accepter ce point essentiel : aucune conduite juste ne peut se déduire d'un principe abstrait. L'éthique exige l'ouverture, la disponibilité, l'incertitude. Elle exige l'innocence.

L'innocence est ce lieu en nous qui ne sait pas encore, qui renonce à décider avant d'avoir rencontré, avant d'avoir écouté. C'est elle qui rend possible le discernement.

Sans innocence, la relation à l'autre devient mécanique, ou pire : violente.

Car, si je sais avant d'écouter, je n'écoute plus, je n'attends plus que la personne entre dans les catégories que j'ai déjà préparées pour elle.

Un thérapeute qui sait d'avance ce que son patient vit cesse d'être thérapeute. Et c'est une faute éthique.

Un professeur qui sait d'avance ce que son élève peut comprendre cesse d'enseigner. Et c'est une faute éthique.

Un ami qui sait d'avance ce que son ami doit ressentir cesse d'être un ami. Et c'est une faute éthique.

L'innocence est donc la manière de suspendre le réflexe de classification, de fixation, de certitude voulue, pour laisser la situation se dire.

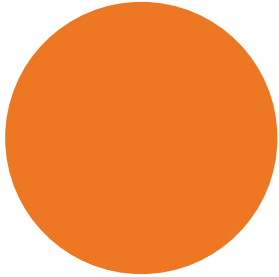
L'éthique en ce sens n'est rien d'autre que la capacité d'être transformé par la rencontre. Levinas parlait d'une responsabilité infinie, non parce qu'elle serait démesurément lourde, mais parce qu'elle ne peut être délimitée par aucune règle. Je ne sais pas à l'avance ce que je dois à l'autre ; je l'apprends en le rencontrant. L'éthique exige cette délimitation mouvante, cette attention vivante, qui ne s'impose jamais de l'extérieur mais surgit d'un lieu où je demeure ouvert.

C'est pourquoi l'éthique est toujours un art du présent. Elle ne peut s'exercer qu'ici et maintenant, dans la situation concrète, avec la personne qui est devant nous, à partir de ce que nous sommes réellement. Elle exige une attention précise, mais dénuée d'emprise. Elle exige un savoir, mais jamais au détriment du non-savoir. Elle exige une

force, mais une force disponible, souple, capable de changer d'orientation. L'éthique n'est jamais une procédure : elle est une rencontre. Elle est l'art d'habiter l'instant sans le saturer.

Dans le monde contemporain, cette conception de l'éthique paraît presque provocante. On veut des protocoles, des chartes, des guides de conduite. On rêve d'une morale sans risque, garante de sécurité totale. Mais on oublie que ce désir de contrôle, de maîtrise et de prévisibilité est incompatible avec la vie.

Voilà une autre leçon que nous invite à vivre la fête de Noël : la vie exige l'innocence. Et c'est seulement à ce prix que l'on peut agir de manière juste et libre.



Chapitre 6

Les sept mouvements malheureux et trompeurs

Il est difficile aujourd'hui de parler d'innocence sans provoquer un léger sourire, parfois même un malaise. Le mot paraît anachronique, presque déplacé.

Dans une société obsédée par l'efficacité, la performance, la précision, l'innocence semble appartenir au registre du conte, du rêve, de l'enfance perdue. On la regarde avec condescendance, comme un état qu'il faudrait dépasser pour entrer dans la vraie vie – cette fameuse « vraie vie » qui, étrangement, s'apparente souvent à une suite de fatigues, d'anxiétés et de gestes mécaniques.

Notre époque s'est construite sur un renversement silencieux : elle a remplacé l'innocence par le contrôle, l'ouverture par le contrôle, la fragilité par l'optimisation. Ce renversement ne s'est pas fait par malveillance, mais par une peur profonde – la peur de l'inattendu, la peur de l'imprévisible, la peur de tout ce qui échappe.

Le remarquer n'est pas vouloir accabler notre monde, car un diagnostic lucide est souvent la

première forme de soin.

Notre époque détruit l'innocence de mille manières – certaines visibles, d'autres plus subtiles. Elle le fait dans les écoles, dans les entreprises, dans les relations, dans les discours politiques, dans les pratiques spirituelles elles-mêmes.

Elle le fait à travers une idée fausse, devenue presque naturelle : l'idée que vivre signifie être infaillible. Cette idée s'est imposée comme une évidence, alors même qu'elle contredit le fonctionnement le plus élémentaire de la vie. La vie ne se contrôle pas ; elle se reçoit. Elle ne se programme pas ; elle se découvre. Elle ne se garantit pas ; elle se risque. Voilà l'autre invitation que nous propose la fête de Noël : refuser sept mouvements malheureux et trompeurs.

Le premier mouvement de cette destruction se manifeste dans la manière dont nous traitons le temps. Le temps n'est plus cet espace dans lequel quelque chose peut advenir ; il est devenu un matériau à optimiser. Chaque minute doit être productive, chaque instant efficace.

Nous voulons accélérer tout ce qui pourrait être lent, lisser tout ce qui pourrait hésiter, rentabiliser tout ce qui pourrait errer.

On se méfie de la gratuité, on se méfie de l'attente, on se méfie du silence.

Notre temps ne supporte pas le rythme organique. Il veut tout immédiatement, sans latence, sans maturation, comme si la vie pouvait être réduite à la vitesse de nos machines. Or l'innocence exige du temps. Elle exige que l'on attende. Elle exige parfois même que l'on ne fasse rien. Ce « rien » est devenu, dans notre société, un luxe presque coupable.

Le deuxième mouvement concerne notre rapport à la vulnérabilité. La culture contemporaine valorise la force, l'assurance, la maîtrise émotionnelle, la gestion de soi. Se montrer fragile, hésitant, en doute, est perçu comme un défaut. On apprend aux enfants à « gérer leurs émotions », comme si vivre consistait à tenir un tableau de bord interne, à ajuster ses réactions comme on règle un thermostat.

Cette obsession du contrôle psychique détruit l'innocence à sa racine. Car l'innocence n'est pas une faiblesse ; elle est une disponibilité. Elle ne consiste pas à fondre en larmes au moindre choc, mais à ne pas se protéger en permanence. Elle est une manière d'être vulnérable sans être vulnérabilisé. Lorsque la société valorise la cuirasse, l'innocence devient suspecte. Et ce soupçon pèse sur la vie entière.

Le troisième mouvement apparaît dans la manière dont notre culture fabrique le rapport à soi. L'individualisme moderne ne nous invite pas à nous connaître réellement ; il nous pousse à nous construire une image. Cette image doit être cohérente, efficace, lisible. Elle doit correspondre à la marque personnelle, au récit identitaire, au personnage que l'on présente au monde. On ne supporte plus l'inconsistance, les bifurcations, les hésitations. On oublie que la vie humaine n'a rien d'un récit bien ficelé ; elle est faite de détours, de ratés, de recommencements. Le moi moderne est une forteresse fragile : il se croit solide, mais il exige une maintenance permanente. Et c'est cette maintenance qui détruit l'innocence : on ne peut pas être innocent si l'on surveille constamment son propre visage.

Le quatrième mouvement est plus subtil encore : il concerne la spiritualité.

La spiritualité contemporaine, en se sécularisant, a absorbé les logiques de la performance. La méditation est devenue un outil de bien-être, un moyen de se calmer, de réduire le stress, d'augmenter la concentration.

La sagesse est devenue une compétence. La quête intérieure s'est transformée en programme de développement personnel. On demande à l'esprit

ce que l'on demandait hier au corps : efficacité, rendement, optimisation.

Mais la vraie spiritualité ne répond à aucun objectif. Elle ne sert à rien – au sens noble du terme. Elle ne vise pas un résultat. Elle ouvre un espace. Elle nous rend disponibles. Elle nous ramène à notre enfance essentielle. Or ce geste – celui du dépouillement – est précisément ce que notre société redoute le plus.

Le cinquième mouvement touche nos institutions. L'école, par exemple, ne cesse d'accumuler des programmes, des compétences évaluables, des contrôles, des objectifs mesurables.

Elle parle de créativité, mais ne cesse d'imposer des cadres fixes.

Elle parle d'épanouissement, mais multiplie les indicateurs. Elle parle d'ouverture, mais exige des résultats mesurables.

L'enfant réel – celui qui rêve, hésite, contemple, recommence – n'a presque plus sa place. On veut qu'il sache faire des choses, qu'il progresse, qu'il « rentre dans les cases ». L'enfant essentiel, lui, est laissé de côté. On l'appelle « immature », « distrait », « en difficulté », alors qu'il est simplement vivant.

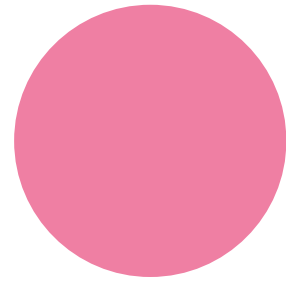
Le sixième mouvement apparaît dans nos relations. On attend de l'autre qu'il soit maîtrisable.

On veut qu'il corresponde à nos attentes, à nos projections, à nos besoins. On ne supporte plus la surprise. On voudrait des relations lisses, prévisibles, harmonieuses, sans aspérités. On ne tolère plus l'incertitude qui accompagne tout amour véritable. Les rencontres deviennent des négociations, les amitiés se transforment en alliances utilitaires, les conflits deviennent des dysfonctionnements. Nous n'osons plus nous montrer dans notre fragilité, car la moindre faille semble dangereuse. Mais une relation sans innocence n'est pas une relation : c'est un contrat.

Enfin, il y a ce mouvement central, presque invisible, qui traverse tout le reste : la peur de l'enfance en nous. Non pas la peur de notre enfance passée, mais la peur de cette part de nous qui n'est pas encore fixée, qui peut tout recommencer, qui peut être touchée, qui peut être blessée – et qui peut aussi, par miracle, recevoir la lumière. Cette peur déforme notre culture entière. Elle nous pousse à nous endurcir, à nous uniformiser, à nous rendre imperméables. Elle nous éloigne de la source. Pourtant, tout ce que nous cherchons – la liberté, la joie, la vérité, la relation, la profondeur – naît précisément dans ce lieu que nous tentons de fuir. On pourrait croire que ce tableau est sans espoir. Mais ce serait mal comprendre l'enfance essentielle.

Elle ne disparaît jamais. On peut l'étouffer, la nier, la recouvrir, l'ignorer, la tourner en dérision – mais elle demeure. Elle se manifeste dans une fatigue étrange, dans un sursaut d'émotion, dans un regard, dans un moment de silence, dans un geste de tendresse, dans une joie inattendue, dans un éclat de rire, dans un tremblement. Elle se manifeste lorsque, pendant un instant, nous cessons de jouer notre rôle.

Notre époque détruit l'innocence, mais elle ne peut pas la supprimer. L'enfance essentielle est plus ancienne que nos systèmes, plus profonde que nos peurs, plus solide que nos défenses. Elle est la part en nous qui demeure fidèle au réel. Le rôle de la spiritualité – la vraie, celle qui ne se laisse pas instrumentaliser – n'est pas de nous rendre meilleurs, plus calmes ou plus performants. Il est de nous ramener à cette source. Il est de préserver, contre toutes les pressions de notre temps, cet espace où l'on peut encore être touché. Il est de redonner droit à la vulnérabilité, à la lenteur, au silence, à l'inattendu. Il est de dire, dans un monde saturé : il existe un lieu où tout peut recommencer. Et ce lieu n'est pas loin ; il est là, tout près, comme un enfant abandonné que l'on ose enfin prendre avec soi.



Le miracle de la relation

L'esprit de Noël est celui du partage. En ce sens, Noël est la fête de la relation. L'idée paraît évidente, tant les images qui l'accompagnent – famille réunie, chaleur, douceur – nous viennent spontanément. Mais ce sont précisément ces images qui nous empêchent d'accéder le plus souvent à ce dont il s'agit. Elles imposent un scénario préexistant où chacun tente d'entrer, comme si la fête n'était qu'une reproduction fidèle d'un tableau attendu. Cette attente – vouloir rejoindre une atmosphère déjà définie – rend Noël presque toujours décevant. Nous croyons pouvoir aimer, parler, accueillir en répétant ce que nous avons déjà fait.

La table réveille d'anciennes blessures, des attentes jamais dites, des malentendus qui datent parfois de l'enfance. Tout ce que l'année a tenu à distance affleure soudain : le sentiment de ne pas compter assez, de ne pas être entendu, de rejouer un rôle imposé. Noël met à nu cette zone où l'attente d'amour se transforme en douleur, non parce que les autres nous déçoivent, mais parce que nous demandons au rituel de réparer ce qu'aucune fête ne peut guérir seule.

Parce que nous découvrons que, dans les yeux des proches, ce n'est pas nous qui sommes vus – mais l'image qu'ils ont de nous et qui nous correspond si peu.

Nous avons oublié que toute fête demande de faire l'effort d'un commencement.

Or le commencement, comme l'avaient compris les penseurs qui en ont fait une tâche essentielle, n'est pas un élan spontané : c'est un travail, c'est une manière de rompre avec la rigidité rassurante des habitudes. Nietzsche le rappelait en montrant que tout renouveau, même infime, demande un acte qui modifie notre rapport au réel. C'est là le sens de cette phrase d'*Ainsi parlait Zarathoustra* : « Il faut encore porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. »

Commencer, ce n'est pas effacer le passé, mais introduire une forme neuve qui donne à la vie une orientation qu'elle n'avait pas.

C'est pourquoi la fête, dans les sociétés humaines, n'a jamais été un simple moment de détente comme nous le croyons aujourd'hui à tort ; elle a toujours été un moment d'institution. Un moment où l'on façonne, par une attention précise, la manière dont les êtres vont entrer en rapport. La table, le don, la parole échangée sont

des opérations qui produisent du lien. Une table n'est pas neutre : elle distribue les places, elle crée un axe, un rythme, une manière d'être ensemble. Elle peut faire tenir un groupe ou l'étouffer. Elle peut instituer une relation ou la disloquer. La fête est une architecture.

Ce que nous avons perdu, c'est l'intelligence de cette architecture. Nous croyons encore que la famille, les affections ou la convivialité suffisent à produire un monde commun, alors que tout montre l'inverse : nous vivons dans des mondes parallèles, juxtaposés, chacun absorbé dans ses urgences, ses écrans, ses justifications. Nous habitons des proximités sans monde. C'est précisément ce que la fête, dans les anciennes sociétés, venait réparer : elle reconstituait un milieu, un espace partagé où les êtres pouvaient se reconnaître comme faisant partie d'un même tissu. La fête reliait avant même de réunir.

Dans cette perspective, Noël ne devrait pas se cantonner à être la fête des sentiments, mais devrait être l'effort de refaire monde.

Or, pour refaire quoi que ce soit de neuf, il importe de produire un espace dans lequel un « nous » devient possible. Se révèle ici une étrange vérité : toute relation n'est jamais la simple somme de deux individus, mais l'invention d'un espace tiers que l'on partage.

Cet espace tiers ne relève pas d'une simple disposition intérieure ou d'un état d'âme plus ou moins favorable. Il engage une structure plus profonde : la possibilité que chacun puisse se tenir comme soi, c'est-à-dire hors du dévalement dans lequel on n'est plus personne. Toute véritable relation commence là. Non pas dans un échange, mais dans cette disposition où chacun, fût-ce brièvement, cesse d'être absorbé par les automatismes.

Ce point est décisif : il n'y a pas de relation dès lors que personne n'est là, réellement là. Noël rappelle cette exigence simple et rude : pour être avec les autres, encore faut-il exister.

L'enjeu n'est pas moral, il est ontologique.

On ne peut pas rencontrer l'autre si l'on n'est pas soi-même sorti de la dérive dans laquelle on se confond avec ses rôles, ses réactions, son personnage. Une communauté ne naît jamais de la « bonne volonté », mais de ce moment où chacun, même infiniment, reprend pied dans son propre lieu intérieur – ce lieu d'où seulement quelque chose comme un rapport peut se déployer. Le véritable être-ensemble n'est pas un rapprochement, mais une tenue. Une tenue qui ne serre pas, qui ne capture pas, qui laisse être.

Ce « laisser-être » n'a rien d'un « laisser-faire ». Il demande, au contraire, une rigueur particulière : ne pas prendre la place de l'autre, ne pas décider à sa place de ce qu'il doit être, ne pas l'enfermer dans nos attentes et soi-même oser enfanter une étoile, oser dire une parole vraie, faire un geste qui rassemble...

Voilà le sens mystérieux de laisser-être qui implique de pouvoir ouvrir celui qui nous fait face à son pouvoir-être.

Ce mouvement implique aussi de retrouver notre propre nudité – l'enfance en nous, cet espace où l'on ne sait plus, où le blanc entre les lettres devient important, un espace méditatif.

Malheureusement, cet espace profond est sans cesse confondu avec la médiocrité du renoncement facile, d'un silence de renoncement, d'un laisser-faire coupable...

Dans cette lumière du lien – qui nous fait être chacun comme celui que nous sommes –, Noël n'est pas seulement le moment où l'on « se rapproche », mais celui où l'on desserre assez l'étau des usages pour que surgisse une égalité originaire : l'égalité de plusieurs êtres exposés à la même ouverture, à la même question, à la même obscurité. Non pas l'égalité morale, mais l'égalité de ceux qui, ne sachant plus très bien comment

vivre ensemble, tentent pourtant quelque chose comme une reprise.

Noël, alors, redevient ce qu'il fut : non une scène domestique, mais un exercice d'appartenance. Un exercice où chacun fait advenir, à même sa propre fragilité, un monde habitable pour tous.

Si Noël reste une fête incomparable et magnifique, c'est parce qu'elle est difficile, elle demande d'être aimants, chaleureux et inspirés. C'est ainsi qu'elle fait ce miracle simple et incomparable : quelque chose comme un monde recommence.

copyright Fabrice Midal

ISBN 979-10-982369-1-4

